dème, qui la rendit mère de deux jumeaux, Eurysthène et Proclès. ‖ Sœur et femme d'Inachus, mère d'Egialée, de Phoronée et d'Io, et aussi d'Argus Panopte, suivant Apollodore.

* **ARGIENNE**, surnom de Junon, à Argos. Sa statue était d'or et d'ivoire; la déesse tenait une grenade d'une main, et de l'autre un sceptre surmonté d'un coucou, oiseau dont Jupiter avait pris la forme pour se faire aimer d'elle. Sous ses pieds étaient une peau de lion et un cep de vigne, emblèmes de sa haine envers Hercule et Bacchus.

* **ARGILE** s. f. — **Encycl.** MM. Laurent, Malaguti, Marignac, Salvétat et d'autres savants ont analysé avec beaucoup de soin les *argiles* qu'on est convenu de considérer comme types. Les résultats qu'ils ont obtenus se trouvent indiqués dans les deux tableaux suivants, que nous empruntons au *Dictionnaire des arts et des manufactures :*

ARGILES DE FRANCE.

LOCALITÉS.	POUR 100 PARTIES D'ARGILE SÉCHÉE A + 100° CENTIGRADES.					
	Eau.	Silice.	Alumine.	Oxyde de fer	Chaux.	Magnésie.
Abondant	13,10	50,60	35,20	0,40	»	»
Arcueil	11,01	62,14	22,00	3,09	1,68	traces.
Belin	8,64	63,57	27,45	0,15	0,55	traces.
Echassières	16,40	49,20	34,00	»	»	»
Etrépigny	9,96	70,00	18,50	0,50	0,75	traces.
Forges	11,00	65,00	24,00	traces.	»	»
Gaujac	14,50	46,50	38,10	»	traces.	»
Hayanges	7,50	66,10	19,80	6,30	»	»
Labouchade	12,00	55,40	26,40	4,20	»	»
Leyval	12,60	52,00	31,60	4,40	»	»
Livernon	18,00	49,00	24,00	6,26	2,00	»
La Malaise	15,00	52,55	26,50	0,55	3,00	1,50
Montereau	10,00	64,40	24,60	traces.	»	»
Provins	»	57,00	37,00	4,00	1,70	»
Retourneloup	16,96	42,00	38,96	0,85	1,04	0,17
Salavas	11,05	58,76	25,10	2,50	traces.	2,51
Savaignies	»	65,00	31,00	1,00	traces.	2,00
Vaugirard	14,58	51,84	26,10	4,91	2,25	0,23

ARGILES ÉTRANGÈRES.

LOCALITÉS.	POUR 100 PARTIES D'ARGILE SÉCHÉE A + 100° CENTIGRADES.					
	Eau.	Silice.	Alumine.	Oxyde de fer	Chaux.	Magnésie.
Klingenberg	16,00	48,32	32,48	1,52	1,64	traces.
Strasbourg	12,00	66,70	18,20	1,60	»	0,60
Bornholm	5,92	72,50	19,50	1,00	0,50	0,50
Helsingborg	9,00	60,70	20,45	7,93	0,55	0,47
Gloukoff	16,50	46,35	37,00	»	»	0,15
Devon	11,20	49,60	37,40	»	»	»
Longport	10,60	54,50	16,50	3,13	3,37	»
Stourbridge	17,34	45,25	28,77	7,72	0,47	»
Andennes	19,00	52,00	27,00	2,00	»	»
Antragues	9,00	71,00	19,00	»	»	»
Lautersheim	13,56	49,00	33,09	2,10	2,00	0,20
Valendar	6,75	65,27	24,19	1,00	»	2,02
Grossafemerode	14,00	47,50	34,37	1,24	0,50	1,00
Loshhaya	11,70	61,52	20,92	0,50	0,02	4,97
Theuberg	10,00	58,39	27,94	traces.	0,74	1,00
Gottweith	10,00	65,60	20,75	2,00	1,55	traces.

Il faut remarquer que toutes ces *argiles* contiennent ou peuvent contenir en petite quantité de la potasse et de la soude qui n'ont pas été dosées, et la présence de cet alcali peut modifier un peu les qualités que la richesse des *argiles* en alumine semblerait indiquer.

ARGILEONIS, mère de Brasidas, chef spartiate. Elle est restée célèbre dans l'histoire classique pour une réponse qu'elle aurait faite aux ambassadeurs d'Amphipolis, qui venaient lui annoncer la mort de son fils. Cette nouvelle n'aurait arraché à la mère de Brasidas que ces mots : « S'est-il conduit bravement? » Les envoyés ayant répondu que Brasidas était le plus brave des Spartiates, elle leur déclara qu'ils se trompaient et qu'il restait à Sparte bien des citoyens plus braves que lui. Cette réponse, qui prouvait peut-être des sentiments plus patriotiques que naturels, fut admirée de tous et valut une récompense à la mère de Brasidas.

ARGILITE s. f. (ar-ji-li-te — rad. *argile*). Géol. Roche argiliforme.

ARGILLACÉ, ÉE adj. (ar-ji-la-sé — rad. *argile*). Qui a l'aspect ou la consistance de l'argile.

ARGILLATA ou **ARGELLATA**, médecin italien, né à Bologne dans la seconde moitié du XIVe siècle, mort dans la même ville en 1423. Il enseigna durant quelques années la médecine, l'astrologie et même la logique, puis dirigea ses efforts vers l'étude de la chirurgie, à laquelle il fit faire quelques progrès. Il a laissé quelques observations anatomiques pleines d'intérêt. On lui doit une collection de mémoires sur les matières qui firent l'objet de ses études; ces mémoires, réunis sous le titre de *Chirurgiæ libri sex*, ont été pour la première fois publiés à Venise en 1480. On en a fait de fréquentes rééditions pendant les vingt années qui suivirent la première publication.

Les ouvrages de ce médecin sont pleins de faits empruntés à Avicenne et à Gui de Chauliac; ils contiennent cependant des observations originales, qui en constituent surtout le mérite.

ARGINUSSA, un des noms de Vénus Uranie, chez les Scythes.

ARGIOPE, fille de Teuthras, roi de Mysie, et femme de Télèphe. ‖ Nymphe, épouse de Philammon et mère de Thamyris. Elle est aussi nommée Agriope. ‖ Femme d'Agénor.

ARGIPHONTE, surnom de Mercure, meurtrier d'Argus.

ARGIS (Jules D'), littérateur français, né à Caen (Calvados) en 1814. Il entra dans la cavalerie, servit en Afrique, où il obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur, devint chef d'escadron au 7e régiment de cuirassiers et quitta alors le service. M. Jules d'Argis a collaboré à la *Sentinelle de l'armée*, au *Spectateur militaire* et s'est fait connaître tant par des conférences qui ont été remarquées que par des ouvrages littéraires. Nous citerons de lui : les *Six mariages de Henri VIII* (1864); *Etude sur la guerre de la succession d'Espagne; Sainte Marguerite d'Ecosse;* le *Roman de l'histoire* (1873); l'*Athénée de Verdun* (1874); *Heures académiques* (1875); *Jeux de plume* (1875).

ARGISSE, ancienne ville de la Grèce (Thessalie), sur le Pénée, à l'O. de Larisse. Les habitants de cette ville allèrent au siége de Troie, sous la conduite de leur chef Polypétès. (*Iliade.*)

ARGIUS, un des cinquante Egyptides, époux d'Evippé.

ARGON, Héraclide, fils d'Alcée. Hérodote le fait régner en Lydie cinq cents ans avant Gygès.

* **ARGONAUTES.** — L'expédition des Argonautes, un des mythes les plus célèbres de l'antiquité et qui a été chanté par les poëtes de tous les temps, a été embellie et surchargée de variantes par les anciens, tant en ce qui a trait aux péripéties du voyage de ces héros aventuriers qu'en ce qui concerne les contrées diverses où ils abordèrent. Nous allons en indiquer les points principaux et compléter ainsi les détails que nous avons donnés dans divers endroits du *Grand Dictionnaire*, mais, auparavant, nous devons présenter au lecteur, par ordre alphabétique, la liste des principaux et des plus connus d'entre les Argonautes, répétant même quelques noms déjà cités à l'article ARGONAUTES, tome Ier. Ce sont : Acaste, Actor, Admète, Amphiaraüs, Ancée, Aréius, Argus, fils d'Arestor et constructeur de l'*Argo;* Argus, fils de Phryxus; Atalante, Augias, Autolicus, Butès, Calaïs, Castor, Céphée, Clyménus, Clytius, Echion, Erginus, Ethalidès, le héraut des Argonautes; Euphémus, pilote en second; Eurytus, Glaucus, Hercule, Hylas, Idas, Idmon, Iphiclès, fils de Phylacus; Iphiclès, fils de Thestius; Jason, le chef de l'expédition (quelques auteurs veulent que ce chef fût Hercule); Laërte, Lyncée, aux yeux perçants; Mélas, Méléagre, Ménétius, Mopsus, Nauplius, Nestor, Oïlée, Orphée, Palémon, Pélée, Phaléros, Philammon, Pollux, Polyphème, Talaüs, Télamon, Thésée, Tiphys, le pilote; Tydée, Zétès.

Départ et arrivée des Argonautes. Montés sur le navire *Argo*, sous la conduite de Jason (v. ARGO, au tome Ier, et JASON, au tome IX), les Argonautes partent d'Aphétès ou Aphormion, en Iolchos, et, poussés par une tempête, abordent au cap Ligéen, où Hercule délivre Hésione, fille de Laomédon, du monstre marin qui allait la dévorer. Reprenant leur voyage, ils arrivent à l'île de Lemnos, où ils débarquent et passent quelque temps près des femmes du pays, qui avaient tué leurs maris, puis touchent à Samothrace et pénètrent dans l'Hellespont, où ils ont à combattre les pirates tyrrhéniens. Ils descendent ensuite chez les Dolopes, dont le roi, Cyzique, les reçoit avec bienveillance et où se passe l'épisode raconté à l'article JASON (tome IX). En quittant cette contrée, ils sont assaillis par une tempête furieuse, et, après une longue lutte contre les éléments déchaînés, ils parviennent à aborder à Blyndacos, en Mysie, où ils sont reçus en amis. Tandis qu'ils se livrent à la joie du festin que leur offrent les habitants pour leur faire oublier leurs fatigues, Hercule va à la recherche d'un arbre pour se faire une rame; Hylas s'écarte aussi, mais il est enlevé par les nymphes. Alors Hercule, suivi de Polyphème, court après lui, et pendant ce temps les Argonautes prennent la mer, abandonnant les deux héros; ils abordent le lendemain au pays des Bébryces (Bithynie), dont le roi, le féroce Amycus, les défie au combat du ceste; Pollux accepte et tue Amycus. Les Argonautes, attaqués par les Bébryces, qui veulent venger leur roi, les repoussent, reprennent le large et arrivent à Salmydessus (aujourd'hui *Midiah*), où le devin Phinée, que Calaïs et Zétès délivrent des Harpies qui le tourmentaient, leur indique le moyen de passer à travers les îles Symplégades (*Cyanées*, dans la mer Noire); c'étaient des espèces de rochers qui tour à tour s'écartaient et se rapprochaient, prêts à engloutir le navire qui s'engageait entre eux. Aidés par les conseils de Phinée, les Argonautes échappent à ce danger (suivant quelques auteurs, ce fut Orphée qui, par les accords de sa lyre, rendit les rochers immobiles) et sont rejetés sur les côtes de la Bithynie, où ils débarquent dans le pays des Maryandiniens. Là, Idmon perd la vie à la chasse; Tiphys, le pilote, meurt, et Ancée le remplace. Les Argonautes poursuivent le cours de leur voyage, passent devant l'embouchure du Parthénius, rangent la ville de Thémiscyre, la capitale du royaume des Amazones, et arrivent dans l'île d'Arétias, en Arcadie, où ils retrouvent les enfants de Phryxus; mais là, ils ont à se défendre de l'attaque des Stymphalides, oiseaux qui lancent leurs plumes d'airain en guise de flèches; Oïlée est blessé; enfin les héros échappent à ce nouveau danger, atteignent l'embouchure du Phase, s'engagent dans le fleuve et abordent à Æa, en Colchide. Ici se place l'épisode de la conquête de la toison d'or, que nous avons raconté au mot TOISON (tome XV, page 260).

Retour des Argonautes. Nous ne suivrons pas les anciens dans leurs diverses versions concernant le chemin parcouru par les Argonautes à leur retour : les uns leur faisant prendre au rebours la route suivie par eux pour se rendre en Colchide; les autres les faisant passer dans l'Océan (quel Océan?) par le Phase, puis traverser les déserts de la Libye (nous voici en Afrique), en portant l'*Argo* sur leurs épaules, atteindre la mer Rouge et arriver dans la Méditerranée par la Cyrénaïque et le lac Tritonis (aujourd'hui *Loudéah*); d'autres enfin leur faisant remonter le Tanaïs jusqu'à ses sources, d'où, après un trajet par terre, pendant lequel l'*Argo* repose toujours sur leurs épaules, ils se rembarquent sur un fleuve qui les conduit dans l'Océan, qu'ils descendent du nord au sud, pour entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. Tous ces itinéraires sont assez difficiles à expliquer. Nous nous contenterons de celui qu'a tracé Apollonius de Rhodes.

Les Argonautes, possesseurs enfin de la toison d'or, s'enfuient de la Colchide, traversent le Pont-Euxin et entrent dans l'Ister (*Danube*); mais les Colchidiens, envoyés à leur poursuite, sont dans l'île d'Artémis et leur barrent le chemin. Profitant de la nuit, Jason et ses compagnons les exterminent, et Absyrte, le frère de Médée, est tué (v. ABSYRTE, au tome Ier). De l'Ister, les Argonautes passent dans l'Eridan (*Pô*), arrivent aux îles Electrides, puis chez les Hylléens, auxquels ils font cadeau d'un trépied, et longent les îles Liburniennes, Corcyre, Mélite, Cérasus et Nymphéa, demeure de Calypso. Mais une tempête, déchaînée par les dieux en punition du meurtre d'Absyrte, les rejette sur les îles Electrides; le morceau de chêne prophétique enchâssé dans l'arrière de l'*Argo* annonce aux héros que leurs misères ne finiront que quand Circé les aura purifiés. Ils remontent alors l'Eridan, d'où ils passent dans le Rhône, descendent ce dernier fleuve, arrivent aux îles Stéchades (îles d'*Hyères*), et enfin à Æa, dans l'île d'Ethalie (île d'*Elbe*), où demeure Circé. La purification accomplie, ils repartent, rencontrent les sirènes, dont ils bravent les accents, grâce au chant divin d'Apollon qui couvre la voix de ces monstres; Butès seul se précipite à la mer, mais il est sauvé par Vénus. Les héros poursuivent, passent impunément entre Charybde et Scylla, protégés qu'ils sont par Téthys et par les Néréides, et abordent à l'île de Drépane, chez les Phéaciens, où a lieu le mariage de Jason et de Médée (v. ALCINOÜS, dans ce *Supplément*). Ils reprennent la mer, reconnaissent les îles Echinades et sont en vue du Péloponèse, lorsqu'une tempête les pousse sur les Syrtes, où ils sont sauvés par des nymphes libyennes. D'après le conseil de Neptune, ils chargent l'*Argo* sur leurs épaules et le portent pendant douze jours et douze nuits jusqu'au lac Tritonis. Le dieu de ce lac, auquel ils ont offert un trépied, leur fait présent d'un vase divin et leur indique leur route. Ils partent, arrivent à l'île de Carpathos (*Scarpanto*), puis en Crète, dont le roi, Talus, s'oppose à leur débarquement, et ils sont menacés d'un naufrage près des Sporades, lorsqu'ils sont sauvés par Apollon qui leur indique l'île d'Anaphe, où ils sacrifient à ce dieu, qu'ils adorent sous le nom d'Eglète (*rayonnant*). Ils lancent ensuite à la mer le vase qu'ils ont reçu du dieu du lac Tritonis, et aussitôt une île surgit des flots, l'île Théra (*Santorin*). Ils abordent enfin à Egine, et de là se rendent dans leur patrie.

ARGONAUTIER s. m. (ar-go-nô-ti-é — rad. *argonaute*). Moll. Animal de l'argonaute, dans la nomenclature de Lamarck.

* **ARGOPHYLLÉES** s. f. pl. (ar-go-fil-lé). Bot. Sous-genre de plantes, de la famille des composées, du genre eurybie.

ARGOS, ancien nom du Péloponèse et de la Grèce entière.

ARGOS, ancienne ville de la Thessalie, sur le golfe Pélasgique. Quelques géographes pensent que cette ville est la même que Larisse. ‖ Ancienne ville de la Cilicie, près du mont Taurus. Elle fut appelée plus tard Argiopolis. ‖ Ancienne ville de l'île de Nisyros, une des Cyclades. ‖ Ancienne ville de la Grèce, près de Trézène. ‖ Ancienne ville de l'Asie Mineure, dans la Carie.

ARGOS ORESTICUM, ancienne ville de l'Orestiade, contrée de l'Epire. Sa fondation était attribuée à Oreste.

* **ARGUEIL**, village de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. de Neufchâtel, sur un affluent de l'Andelle; pop. aggl., 326 hab. — pop. tot., 428 hab. Beau château avec parc. On a trouvé sur le territoire de cette commune des vases antiques et des armes en fer.

ARGUIJO, ARGUIXO ou **ARGUISO** (Juan DE), poëte et musicien espagnol, né à Séville dans la seconde moitié du XVIe siècle, mort vers 1630. Arguijo jouissait d'une fortune considérable, qu'il dépensait largement. Il s'était composé une petite cour dans laquelle figuraient naturellement de nombreux poëtes, parmi lesquels on peut citer des hommes de génie, entre autres Lope de Vega. Les amis d'Arguijo ont célébré son génie, mais ses œuvres étant à peu près complétement perdues, on ne sait si elles méritaient les éloges que décernèrent à leur auteur des amis suspects de louer l'amphitryon au moins autant que le poëte.

On a d'Arguijo un chant fait sur la mort d'un ami et qui a été inséré dans le *Parnaso español*. Un de ses sonnets figure dans l'*Histoire de la poésie* de Bouterweck. On lui doit encore une pièce ayant pour titre : *Relaccion de las fiestas que hizo in Sevilla don Melchior de la Alcazar en obsequio de la immaculada concepcion*.

ARGUMENTUM BACULINUM, Argument du bâton ou Argument au bâton. C'est la dernière riposte de l'adversaire mis au pied du mur et qui, n'ayant aucune bonne raison à donner, joue du bâton ou des poings fermés. L'*argumentum baculinum* joue, dans les discussions privées, le même rôle que le canon, *ultima ratio regum*, dans les querelles entre monarques ou entre nations; c'est le plus fort qui a le dernier mot.

* **ARGUS** s. m. — **Encycl.** Ornith. V. FAISAN, au tome VIII du *Grand Dictionnaire*, page 55.

ARGUS, personnage de l'antiquité, qui, suivant quelques auteurs, donna son nom à un quartier de Rome, nommé Argilète. Virgile (*Enéide*) raconte qu'Evandre, étant venu s'établir en Italie, offrit l'hospitalité à un certain Argus, qui forma le dessein d'ôter la vie à son hôte, pour régner à sa place. Les gens du prince, ayant découvert ses machinations, le mirent à mort sans l'aveu d'Evandre. Ce dernier, par respect pour les lois de l'hospitalité, fit faire des funérailles à Argus et lui éleva un tombeau dans le lieu qui, depuis, fut appelé Argilète.

ARGUS, fils de Phryxus et de Chalciope, époux de Périmèle, fille d'Admète, et père de

Magnès, qui donna son nom à la Magnésie. Il fut un des Argonautes. ‖ Fils de Jupiter et de Niobé, fille de Phoronée; suivant d'autres, fils d'Apis. Il fut le quatrième roi d'Argos depuis Inachus et épousa Evadné, fille du fleuve Strymon et de Néère, et en eut Iasus, Epidaure, Tiryns, Criasus et Piranthe. Quelques auteurs font Iasus fils d'Argus et d'Ismène, fille d'Asope et de Métope. Argus avait son tombeau à Argos, et un bois lui était consacré. ‖ Un des chiens d'Actéon.

* **ARGUS PANOPTÈS.** — L'Argus Panoptès des Grecs était fils d'Agénor ou d'Arestor, suivant certains auteurs; fils d'Inachus ou d'Argus et d'Ismène, suivant d'autres; enfin, suivant Hygin, qui en fait le constructeur du navire *Argo*, il était fils de Polybe et d'Argie. Il était d'une force et d'un courage extraordinaires, servi qu'il était, d'ailleurs, par ses cent yeux, et il délivra l'Arcadie d'un taureau énorme qui la désolait; la monstrueuse Echidna périt de même sous ses coups.

Les Egyptiens faisaient cet Argus frère de leur ancien roi Osiris. Avant de partir pour la conquête de l'Inde, ce prince avait laissé la régence à Isis, en lui donnant Argus pour ministre, Mercure pour conseil et Hercule pour chef d'armée. Argus, qui était un administrateur habile, avait placé dans les principales villes, pour lui rendre compte de ce qui s'y passait, cent intendants, qui furent nommés les cent yeux d'Argus. Mais bientôt l'ambition s'empara de son âme, et, profitant de l'éloignement d'Hercule, qui était parti visiter les confins extrêmes de l'Afrique, il se révolta, enferma Isis dans une tour et se fit proclamer roi dans les villes administrées par ses intendants. Ce fut alors que Mercure, regardé par Argus comme peu redoutable, à cause de sa passion pour les sciences qui étaient son unique occupation, rassembla des troupes, marcha contre lui, le vainquit et lui coupa la tête. Cette fable est empruntée, pour la plus grande partie, au mythe de Typhon et d'Osiris.

ARGUZIE s. f. (ar-gu-zî). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées. Syn. de TOURNEFORTIE.

ARGY (Charles-Henri-Louis D'), officier et écrivain français, né à Malmy (Ardennes) en 1805, mort à Rome en 1870. Il entra dans l'armée sous la Restauration, servit dans l'infanterie, gagna quelques-uns de ses grades en Afrique et fut promu, le 30 juin 1859, colonel du 53e régiment de ligne, avec lequel il fit la campagne d'Italie. M. d'Argy fonda et dirigea l'école normale gymnastique de Vincennes et fut promu commandeur de la Légion d'honneur en 1864. Ayant été mis à la retraite deux ans plus tard, il obtint l'autorisation d'entrer au service du pape et prit le commandement de la légion d'Antibes, qui s'établit à Civita-Vecchia et qui était destinée à remplacer le corps expéditionnaire français à Rome. Il mourut peu de temps avant l'occupation de cette ville par les troupes italiennes. Outre de nombreux rapports, restés manuscrits, sur des questions relatives à la gymnastique et à des inventions militaires, on lui doit : *Gymnastique des Perses modernes* (1839, in-8°); *Escrime du fusil, appliquée aux tirailleurs* (1842, in-18); *Extrait de l'instruction pour l'enseignement de la gymnastique dans les corps de troupes et les établissements militaires* (1850, in-18); *Tableau général des exercices gymnastiques avec des commandements en regard* (1852, in-18); *Instruction pour l'enseignement élémentaire de la natation dans l'armée* (1863, in-18).

ARGYCTIUS s. m. (ar-ji-kti-uss). Ichthyol. Genre de poissons. Syn. de BRACHYPTÈRE.

* **ARGYLE** ou **ARGYLL** (George-John-Douglas CAMPBELL, duc D'), pair d'Angleterre. — C'est à tort que nous l'avons indiqué comme mort en 1863. Lorsque, au mois de décembre 1868, M. Gladstone fut chargé de former un nouveau cabinet, le duc d'Argyle y entra comme ministre de l'Inde et conserva ces fonctions jusqu'à la chute du ministère, en février 1874.

ARGYNÉES s. f. pl. (ar-gi-né — rad. *argye*). Ornith. Tribu de passereaux, de la famille des saxicolidées, comprenant les genres argye et thamnobie.

ARGYPHIA, épouse d'Egyptus et mère de Lyncée et de Protée.

ARGYRANTHE s. m. (ar-gi-ran-te — du gr. *arguros*, argent; *anthos*, fleur). Bot. Syn. d'ANAXETON.

ARGYRIASIS s. m. (ar-ji-ri-a-ziss — du gr. *argurion*, argent). Granules métalliques qui se forment dans la muqueuse intestinale, dans le rein, le poumon, etc., chez les personnes qui ont pris à l'intérieur des préparations contenant de l'azotate d'argent.

ARGYRIPPE, ancienne ville de l'Italie. V. ARGOS HIPPIUM, au tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

ARGYROPELECUS s. m. (ar-ji-ro-pé-lé-kuss — du gr. *arguros*, argent; *pelekus*, hache). Ichthyol. Genre de poissons. Syn. de STERNOPTYX.

ARGYROPHYTON s. m. (ar-ji-ro-fi-ton — du gr. *arguros*, argent; *phuton*, plante). Bot. Syn. d'ARGYROXIPHION.

* **ARGYROPOULO** (Périclès), jurisconsulte et homme d'Etat grec. — Il est mort en 1860. Le 22 septembre 1856, il avait dû se démettre du portefeuille des affaires étrangères.

ARGYROTOXOS (*qui porte un arc d'argent*), surnom d'Apollon.

ARGYRUM, ancienne ville de Sicile, sur des rochers élevés, à l'ouest de l'Etna. Cette ville, patrie de l'historien Diodore, était une des plus riches de l'île et elle eut beaucoup à souffrir des rapines de Verrès. C'est aujourd'hui *San-Filippo-d'Argiro*.

ARHIPIS s. f. (a-ri-piss — du gr. *a*, préf. priv.; *rhipis*, éventail). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des sternoxes, comprenant une seule espèce, qui habite Cayenne.

* **ARHOPALE** s. m. — Genre de coléoptères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins. Syn. de CRIOCÉPHALE.

* **ARHYNCHUS** s. m. (a-rain-kuss — du gr. *a*, préf. priv.; *rhugchos*, bec). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant deux espèces, qui habitent l'Amérique du Nord.

ARIA, nom d'une ancienne contrée d'Asie. V. ARIE, au tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

ARIA ATREBATUM, nom latin d'AIRE.

ARIACÉENS, ancien peuple de la Scythie, près de la mer Caspienne, et voisin des Aorses (contrée des Tartares Usbeks).

ARIAMNÈS Ier, roi de Cappadoce. Il était fils de Datamès et il eut pour frères Ariarathès Ier et Holopherne. Il régna durant cinquante ans et fit fleurir la paix dans ses Etats.

ARIAMNÈS II, roi de Cappadoce. Il succéda à son père Ariarathès II et associa au pouvoir son fils Ariarathès III. Ce dernier lui succéda et gouverna avec sagesse.

ARIANE s. f. (a-ri-a-ne — nom mythol.). Planète télescopique découverte par M. Pogson.

ARIANE, nom donné par Strabon à l'ancienne contrée d'Asie nommée Arie. En général, les Grecs donnaient le nom d'Ariane aux pays désignés par les Orientaux sous la dénomination d'Iran. Selon Strabon, l'Ariane comprenait la Perse, la Médie, la Bactriane et la Sogdiane; il donnait spécialement le nom d'Arie à la partie la plus fertile de l'Ariane. V., au sujet des habitants de ces pays, l'article ARYAS, au tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

Ariane montée sur un tigre, groupe de Clésinger. Ce morceau très-remarquable fut exposé en 1868 lors de la vente que l'éminent statuaire fit de nombreuses œuvres qui se trouvaient dans son atelier. « On éprouve en regardant ce groupe colossal, a dit Théophile Gautier, une surprise d'admiration respectueuse, nous dirons presque religieuse. L'idée d'une force inéluctable vous domine. Il n'y a rien là de l'agrément voluptueux de l'*Ariane* de Danecker, qu'on montre à Francfort. C'est l'amante de Thésée, maintenant l'épouse de Bacchus, une femme des grandes races héroïques et mythologiques, symbolisant désormais l'abondance, la fécondité, la force civilisatrice. Calme et fière, elle s'allonge, comme sur un lit de repos, sur le dos du tigre, qui marche, la tête basse, l'œil oblique, à la fois impatient et fier de son fardeau. D'une main, elle écarte sa draperie, découvrant à moitié son beau corps; de l'autre, pleine d'épis et de grappes, elle s'appuie au crâne plat du monstre. Une de ses cuisses se relève, ramenant la jambe repliée, et l'autre pied s'étend vers la croupe du tigre, continuant la belle ligne de l'attitude. Le torse, avec ses seins aigus, ses divisions accusées, ses grands plans, sa musculature puissante, ses chairs marmoréennes, d'où la force n'exclut pas la grâce et la séduction, rappelle le type de femme aimé de Michel-Ange. Cette *Ariane* est sœur de l'*Aurore* et de la *Nuit* si fièrement couchées, à Florence, sur les volutes du tombeau des Médicis. Comme elles, par sa beauté farouche et superbe, elle appartient à cette race de femmes titanesques des mondes primitifs, lorsque la terre, encore jeune et pleine de séve, produisait des êtres splendides et grandioses, dont l'espèce semble aujourd'hui perdue. Si nous avons prononcé le nom de Michel-Ange, ne croyez à aucune imitation volontaire ou involontaire de la part de Clésinger. Il a fait une œuvre parfaitement libre et originale, sortie de sa propre inspiration, qui lui appartient bien tout entière... Avec quel art ce bloc énorme du marbre le plus magnifique est-il fouillé, évidé, travaillé, assoupli sans rien perdre de sa solidité! comme l'artiste est maître de sa matière et la dompte d'une main irrésistible! Quelle tête noble et charmante que celle de l'*Ariane!* quel beau corps, malgré ses muscles, et que cette force reste encore adorablement féminine! Le grand tigre, sans doute ramené de l'Inde par Dionysos dans son triomphe, de sa patte de marbre casserait les reins à tous les tigres vivants; c'est un monstre admirable, à la fois idéal et vrai, bien fait pour porter cette fière maîtresse! Quel effet magique produirait ce groupe superbe, plus colossal encore par la pensée et par l'exécution que par sa taille réelle, au bas de l'escalier d'un palais, dans le fond d'une serre, se détachant d'un rideau de plantes exotiques, devant la muraille verte d'une charmille en un jardin de villa princière, ou bien au péristyle d'un musée! Clésinger n'a rien fait de plus beau, de plus fort, de plus magistral, et il existe peu d'œuvres dans la statuaire antique et moderne qu'on puisse opposer à cette *Ariane.* » L'éloge est quelque peu exagéré sans doute; mais ce groupe est, sans contredit, une des meilleures productions de M. Clésinger.

ARIASPE, ancienne ville de la Drangiane. C'est aujourd'hui DERGASP.

ARIASPES. V. AGRIASPES, dans ce *Supplément*.

ARIBINE s. f. (a-ri-bi-ne — rad. *ariba*). Alcaloïde extrait de l'*ariba rubra*, arbre qui croît dans les forêts vierges du Brésil et dont les indigènes emploient l'écorce à teindre en rouge les étoffes de laine.

ARICIADÉES s. f. pl. (a-ri-si-a-dé). Annél. Syn. d'ARICIENS.

ARICIE, ville ancienne du Latium. Elle était située sur la voie Appia, à 16 milles au S. de Rome. Elle fut fondée par Hippolyte, qui lui donna le nom de son épouse Aricie. Placée au bas d'une colline, elle était défendue par une forteresse qui la dominait.

ARID s. m. (a-rid). Ichthyol. Espèce de poisson du genre rhombe.

ARIDED s. m. (a-ri-dèd). Astron. Nom de l'étoile β qui se trouve à la queue de la constellation du Cygne.

ARIE s. f. (a-rî). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des myodaires, comprenant une seule espèce, qui habite la France.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des pomacées. Syn. d'ALIZIER.

ARIE, ancienne ville d'Asie, sur le fleuve Arius, capitale de la région de même nom. C'est aujourd'hui HÉRAT. ‖ Ancienne île du Pont-Euxin, sur la côte du royaume de Pont, vis-à-vis de la ville de Pharnacia (*Keresoun*).

ARIÉE, général perse. Il était l'ami de Cyrus le Jeune et commandait l'aile gauche des Grecs à la bataille de Cunaxa (401 av. J.-C.). A la mort de Cyrus, il demeura fidèle aux Grecs, leur donna un plan de retraite, puis finit par se réconcilier avec le roi de Perse.

* **ARIÉGE** (DÉPARTEMENT DE L'), division administrative de la région méridionale de la France. Formé de l'ancien comté de Foix et de quelques dépendances des provinces de Languedoc et de Gascogne, il tire son nom de la rivière qui le traverse dans sa plus grande longueur, du S. au N., et est borné au N. et à l'O. par le département de la Haute-Garonne, à l'E. par les départements de l'Aube et des Pyrénées-Orientales, au S. par le département des Pyrénées-Orientales, par le pays d'Andorre et par les Pyrénées, qui le séparent de l'Espagne; superficie, 489,387 hect., dont 153,600 en terres labourables, 35,889 en prairies naturelles, 12,753 en vignes, 729 en autres cultures arborescentes, 129,427 en pâturages, landes et bruyères; 156,989 en forêts, bois, rivières, cours d'eau, chemins et terres incultes.

Le département de l'Ariége est divisé en 3 arrondissements, comprenant 20 cantons et 336 communes; ch.-l. de préfecture, Foix; sous-préfectures, Pamiers et Saint-Girons; 246,298 hab. Il fait partie de la 17e région militaire, de la 9e inspection des ponts et chaussées, de la 18e conservation des forêts (Toulouse) et de l'arrondissement minéralogique de la même ville; il ressortit à la cour d'appel et à l'académie de Toulouse et forme le diocèse de Pamiers, suffragant de l'archevêché de Toulouse.

Comme tous les départements pyrénéens, le département de l'Ariége se compose de plaines et de montagnes. L'arrondissement de Foix est entièrement montagneux, celui de Saint-Girons l'est aussi dans sa presque totalité; l'arrondissement de Pamiers est complétement en plaine. La partie haute se compose principalement de bois et de pâturages; elle est étagée sur le versant pyrénéen qui descend vers le N. par une série de gradins; la partie basse, située entre l'Ariége et la Garonne, est remarquable par sa fécondité. Tout ce bassin appartient au terrain tertiaire moyen; entre l'Ariége et le Lers, c'est le terrain diluvien qui domine.

Les montagnes se rattachent aux Corbières occidentales et aux Pyrénées centrales par une série de contre-forts confusément enchevêtrés et aux crêtes inabordables pour la plupart; elles s'élèvent graduellement du N. au S., acquièrent une hauteur considérable vers le centre du département et parviennent à leur plus grande élévation sur l'extrême frontière. Les points culminants des Pyrénées centrales sont : le pic de Carlitte (2,921 mèt.), le pic d'Estats (3,141 mèt.), le pic de Montcalm (3,080 mèt.), le pic de Siguer (2,901 mèt.), le pic de Lanoux (2,856 mèt.), le pic de Fontargente (2,788 mèt.); et ceux des Corbières occidentales : le pic de Saint-Barthélemy (2,349 mèt.) et les chaînons qui dominent Saint-Girons, Lavelanet, Foix, Le Mas-d'Azil, tc. Un grand nombre de ports ou cols mettent le département en communication avec l'Espagne; les principaux sont les ports d'Andorre, de Frey-Miquel, de Puy-Maurin, de Fontargente, de Bouet, de Tabascan, d'Ustou, de Salau, d'Orle et de La Hourquette.

Ce département appartient, par l'Ariége, le Salat et l'Arize, au bassin de la Garonne. L'Ariége, qui prend sa source au point central des pays de Foix, du Donnezan et d'Andorre, se grossit d'abord d'une foule de ruisseaux tombés des montagnes, reçoit ensuite quelques affluents plus importants, tels que l'Aston, le Vicdessos, l'Arget, le Crieux, le Lers, et arrose Tarascon, Foix, Pamiers et Saverdun, au-dessous duquel elle pénètre dans le département de la Haute-Garonne; elle charrie des paillettes d'or en quantité assez considérable, surtout entre Crampagnac, au N. de Foix, et Saverdun. Le Salat naît dans le canton d'Oust, près de Couflens, se grossit de l'Aleth, de l'Estours, du Garbet, de l'Arse, du Fouillet, du Lez, qui reçoit lui-même un grand nombre de torrents et de ruisseaux, et entre, au-dessous de La Bastide-du-Salat, dans le département de la Haute-Garonne; il arrose Couflens-de-Bemajou, Seix, Kercabanac, Saint-Lizier et fait mouvoir les forges de Lacourt. L'Arize, née aussi dans le département, canton de Saint-Girons, passe aux forges d'Estagnel, à La Bastide-de-Sérou, à Durban, au Mas-d'Azil et aux Bordes; elle ne reçoit, comme affluent un peu important, que l'Aujol. Sur les montagnes situées au S. des arrondissements de Foix et de Saint-Girons se trouvent plusieurs lacs, dont les principaux sont ceux de Lanoux, de Fontargente, d'Albe et de Saint-Barthélemi.

Le département de l'Ariége n'est agricole qu'en très-faible partie; les récoltes en céréales sont cependant suffisantes pour fournir à la consommation, grâce à l'excellente qualité des terres de la plaine; on y récolte, en outre, beaucoup de maïs, de millet, de fèves, de haricots, de légumes, des fruits excellents de toute espèce, du chanvre et du lin. Le versant sud des montagnes est sec et aride, mais le versant nord offre de beaux pâturages qui nourrissent une grande quantité de bétail; on y fait monter les troupeaux au commencement de l'été et ils y restent toute la belle saison. Les moutons et les chèvres sont seuls de race choisie; les bêtes à cornes sont d'une petite espèce. On élève aussi des mules, des mulets et des chevaux de la race dite de Tarbes, qui est petite, mais pleine de vigueur, recherchée pour sa sobriété et la sûreté de l'allure. Le dépôt d'étalons de Tarbes est pour beaucoup dans son amélioration. Les vignes fournissent annuellement environ 100,000 hectolitres de vin, quantité insuffisante pour la consommation locale; mais quelques crus, tels que ceux des Bordes, de Campagne, de Teilhet et d'Angraviès sont assez renommés. L'agriculture et la viticulture ne peuvent, du reste, fournir du travail à toute la population rurale; une partie de celle-ci émigre dans les départements voisins ou en Espagne. Une ferme-école a été établie, en 1849, à Royat, arrondissement de Pamiers, pour propager les meilleures méthodes; on s'y livre surtout à la sylviculture, qui pourrait être une grande source de richesses pour le département. Il était autrefois couvert d'immenses forêts qu'une exploitation mal entendue a dévastées et qui offrent à peine, en bois de construction et de chauffage, les ressources nécessaires à la population. On commence à y multiplier le chêne-liége, qui donne déjà lieu à un commerce assez étendu; les autres essences dominantes sont le pin, le chêne et le hêtre. Les montagnes sont peuplées de chevreuils, de chamois ou d'isards, de sangliers, de blaireaux, de renards, de loups; on y rencontre aussi des ours. Le petit gibier est abondant, notamment le lapin, le lièvre et la loutre. Les oiseaux de proie, tels que l'aigle, le duc, l'épervier sont aussi très-communs, de même que tout le gibier à plume, oies et canards sauvages, coqs de bruyère, perdrix blanches, bécassines, vanneaux, etc.

L'industrie ariégeoise a pour principale ressource le travail des laines fournies par les grands troupeaux de moutons élevés dans les montagnes. Il y a dans le département de nombreuses manufactures de gros draps, de bonneterie de laine, de tricots; des fabriques de toile, des chapelleries, des fabriques de peignes de corne et de buis. La fabrication du fer y a tenu longtemps une place importante, mais le manque de combustible l'a fait déchoir; une seule mine, celle de Rancié, commune de Sem, est exploitée; elle alimente de nombreuses usines et hauts fourneaux, dont les produits sont regardés comme les meilleurs pour la fabrication de l'acier. On exploite aussi une riche mine d'alun au Mas-d'Azil, et en diverses localités de belles carrières de marbre, de granit, de pierre ollaire ou serpentine, de mica, de jayet, de grès et d'albâtre. Le travail du jayet est porté dans ce département à une rare perfection; c'est un des articles lucratifs du commerce. Notons encore les nombreuses sources minérales qui sont fréquentées sur divers points du département; les principales sont celles d'Aulus, d'Ussat, d'Usson, d'Ax, d'Audinac, de Carcanières, de Foix, de Fonsigues, de Sainte-Quitterie, près de Tarascon, et de Mérens.

Le département est traversé par 4 routes nationales, d'un développement de 288 kilomètres, et par 15 routes départementales, dont le parcours est de 319 kilomètres. Il est, en outre, desservi par un embranchement du réseau du Midi détaché de la ligne de Bor-

deaux à Cette, par la ligne de Toulouse à Foix et par un sous-embranchement de Boussens à Saint-Girons. Ces deux voies ferrées n'ont qu'un développement de 67 kilomètres.

Le comté de Foix possédait jadis de remarquables monuments de l'architecture religieuse et militaire du moyen âge, de belles forteresses féodales, des châteaux, des églises, des abbayes; presque tous ces édifices ont été ruinés au cours des guerres de religion, qui y sévirent avec une violence particulière. Il reste encore des ruines de quelques forteresses, perchées sur les cimes les plus escarpées des montagnes; telles sont les tours de Quié, de Gudanne, de Lordat. Les châteaux de Foix et de Tarascon méritent une mention particulière; le château de Foix s'élève sur un rocher isolé, surplombant à pic, et possède encore trois énormes tours, une ronde et deux carrées, qui remontent au temps de la première maison de Foix. Parmi les curiosités naturelles du département, on cite les grottes des environs de Tarascon; elles affectent la forme de porches magnifiques, ornés d'incrustations calcaires qui peuvent rivaliser avec les plus fines sculptures de l'architecture ogivale.

ARIEL, idole des Moabites, et dont on a fait le nom d'un mauvais ange. Il Personnage idéal de Shakspeare.

* **ARIETTE** s. f. — Encycl. Avant la création de l'opéra-comique proprement dit, on a joué des comédies à *ariettes* ou mêlées d'*ariettes*, c'est-à-dire dans lesquelles les personnages de la pièce, interrompant le cours naturel de l'action qu'ils représentaient, chantaient de temps en temps de petits airs, dont les paroles ne faisaient que résumer les sentiments dont ils devaient être animés, et dont la musique, ordinairement vive et légère, était composée spécialement pour la circonstance. Il serait assez difficile d'établir une différence nettement tranchée entre ces *ariettes* et les couplets de nos vaudevilles, de certains opéras-comiques même et surtout de ceux qu'on appelle des opérettes. On peut dire seulement que les *ariettes* étaient toujours chantées par un seul acteur et qu'il n'y avait point de duos dans les comédies à *ariettes*, au moins dans celles qui furent jouées à l'époque où ce genre était encore une nouveauté. Ainsi, la comédie à *ariettes* fut la première forme des pièces de théâtre où l'on vit le chant alterner avec le langage ordinaire.

ARILE s. m. (a-ri-le). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des réduviens, dont certains entomologistes font une

nation du roi de Perse. Démosthène donne à Ariobarzane, ainsi qu'à ses fils, le titre de citoyen d'Athènes, ce qui fait croire que le roi de Pont fut l'allié des Grecs.

ARIOBARZANE III, roi de Pont, fils de Mithridate III. Il régnait vers 250 av. J.-C. Il s'empara de la ville d'Amastris et de concert avec son père fit alliance avec les Gaulois, qui pénétrèrent sous ses ordres en Asie et repoussèrent une expédition égyptienne envoyée contre le roi de Pont par Ptolémée Philadelphe. Ariobarzane étant mort vers 240 av. J.-C., les Gaulois se mutinèrent et dévastèrent l'empire du fils de ce prince.

ARIOCARPE s. m. (a-ri-o-kar-pe). Bot. Genre de plantes, de la famille des cactées. Syn. d'ANHALONIE.

ARIODNE s. f. (a-ri-o-dne). Bot. Syn. d'ARZONE.

ARIOLICA, ancienne ville de la Gaule, chez les *Sequani* (Franche-Comté). C'est aujourd'hui PONTARLIER.

ARION, nom du cheval que Neptune fit sortir de terre d'un coup de trident, lorsqu'il disputait avec Minerve à qui ferait aux hommes le plus utile présent. Quelques auteurs le font native de Neptune et de Cérès, qui s'était transformée en cavale pour échapper aux poursuites du dieu; d'autres, de Zéphire et d'une Harpie; d'autres encore, de Neptune et d'une Harpie, etc. Quoi qu'il en soit, Arion, après avoir été nourri par les Néréides, fut attelé quelque temps au char de Neptune, puis donné par ce dieu à Coprée, le héraut d'Eurysthène, qui portait les ordres de ce roi à Hercule; Arion passa ensuite dans les mains d'Œneus, puis dans celles d'Hercule, qui s'en servit pour combattre le brigand Cycnus et le donna à Adraste. Ce dernier, le seul des sept chefs qui ne périt point devant Thèbes, fut sauvé par son cheval, et il remporta avec lui le prix aux jeux Néméens. Arion avait, dit-on, le don de la parole.

* **ARION**, célèbre poète lyrique grec, né à Aléthymne, dans l'île de Lesbos, vers la fin du VIIe siècle av. J.-C. Suivant Suidas, Arion florissait entre la XXXVIIe et la XLVIIe olympiade (de 628 à 585 av. J.-C.), et il jouit d'une immense renommée. Après avoir visité les îles de la mer Egée, il vint en Sicile, puis alla faire admirer son talent en Grèce et passa même en Italie, où les colonies grecques l'accueillirent avec empressement. Les Tarentins lui décernèrent le prix de la musique, qui ne se séparait pas alors du prix de poésie, sur tous ses rivaux. C'est au retour d'Italie et comme il naviguait vers Corinthe, où régnait alors Périandre, qu'il lui arriva l'aventure à laquelle son nom est resté attaché. Plus heureux qu'Homère, il avait amassé beaucoup d'argent dans ses pérégrinations, et les matelots résolurent de le jeter à la mer, pour s'emparer de ses richesses. Arion, sans pâlir et sans se joindre d'être précipité du bord du navire, obtint pour toute grâce de jouer encore une fois de la lyre, ou plutôt de la cithare, à laquelle il devait ses succès. Les matelots, d'après la légende, y consentirent; mais à peine eut-il commencé à toucher les cordes qu'une foule de dauphins accoururent, attirés par les mélodies auxquelles les matelots restaient insensibles. Désespérant de les attendrir, Arion se jeta dans les flots et fut immédiatement reçu par un dauphin sur le dos duquel il aborda heureusement au promontoire de Ténare. Il se rendit aussitôt auprès de Périandre, qui avait pour lui de l'amitié, et lui conta le péril auquel il venait d'échapper. Peu de temps après, on amena au roi de Corinthe les matelots qui l'avaient condamné à mort; leur navire, battu par la tempête, s'était brisé, et ils avaient échoué précisément au cap Ténare, où avait abordé Arion. Périandre feignant de leur demander des nouvelles de leur passager, ils répondirent avec assurance qu'Arion était mort en route de maladie; convaincus aussitôt d'imposture par Arion, qui se présenta vêtu des mêmes habits qu'il avait en tombant à la mer, ils furent tous mis en croix par ordre du tyran de Corinthe. Cette fable a probablement été imaginée pour expliquer les anciennes monnaies de Tarente qui représentaient un homme assis sur un dauphin et dont quelques pièces figuraient, comme offrandes, dans le sanctuaire du promontoire de Ténare.

Il ne reste d'Arion que vingt-deux vers, fragment d'un hymne à Neptune; ils nous ont été conservés par Elien dans son *Histoire des animaux* et portent le cachet de la plus haute antiquité. C'est une description du dauphin, dont Arion pouvait parler plus pertinemment que tout autre, et d'autant plus précieuse que cette merveilleuse espèce d'animaux a disparu. Ses vers sont pleins de poésie, de grâce et de fraîcheur; ils font vivement regretter la perte de ses œuvres, qui étaient nombreuses et se composaient principalement d'hymnes et de dithyrambes. Arion passait pour l'inventeur de ce dernier genre de poésie, qu'il perfectionna seulement et rendit plus solennel. On chantait avant lui des dithyrambes dans les fêtes de Bacchus et dans les festins, surtout à Lesbos, patrie d'Arion, où le culte de Bacchus avait donné naissance aux rites orgiastiques et à des mélodies musicales particulières. « Arion, dit Ottfried Müller, fut le premier, d'après les témoignages assez unanimes des historiens et des grammairiens de l'antiquité, qui enseignas un dithyrambe à un chœur. Il donna donc un cachet de science et de dignité à ce chant qui avant lui ne contenait que des épanchements irréguliers, des sentiments désordonnés. C'est à Corinthe, la ville riche, brillante et prospère de Périandre, que l'innovation eut lieu; aussi Pindare, dans sa louange de Corinthe (*Ol.*, XIII), s'écrie-t-il : « D'où, si ce n'est de Corinthe, » est venue la gracieuse célébration de la fête » de Dyonisos avec le dithyrambe qui gagne le » taureau? » Nous ne savons rien sur les dithyrambes d'Arion, si ce n'est que le poète dorien y introduisit la « manière tragique, » probablement un chant choral de caractère sombre intercalé dans le dithyrambe ordinaire, qui était d'un genre serein et joyeux. Quant à leur exécution musicale, ce fut la cithare et non la flûte qui y domina, puisque Arion était le premier citharède de son temps et qu'il contribua à maintenir la gloire exclusive qui entourait les musiciens lesbiens depuis Terpandre. C'est au son de la cithare que, d'après le conte bien connu, Arion récita le *Nomos orthios* avant de se précipiter dans les flots. On lui attribue, en outre, comme à Terpandre, des poèmes, c'est-à-dire des hymnes aux dieux, qui servaient d'introduction aux solennités des fêtes. »

Arion, groupe de marbre, par M. Hiolle; au musée du Luxembourg. On sait l'histoire d'Arion, le célèbre joueur de lyre, que des matelots voulurent tuer pour s'emparer de ses richesses lorsqu'il retournait à Lesbos, sa patrie, et qui demanda comme grâce suprême qu'on lui laissât tirer, avant de le jeter à la mer, quelques accords de sa cithare sonore. Un dauphin mélomane passait par là et, ne voulant pas qu'un tel virtuose se noyât, il le prit sur son dos et le déposa au cap Ténare. C'est ce personnage fabuleux que M. Hiolle a représenté : Arion, tenant sous le bras gauche sa lyre, dont il joue de la main droite, chevauche le dauphin, qui nage de toutes ses forces, la tête du monstre et l'autre repliée en arrière. « Son attitude, harmonieuse et calme, semble rhythmée sur la cadence de son chant, a dit M. Paul de Saint-Victor; son visage a cette empreinte d'une extase lyrique qu'effleure pourtant une vague inquiétude. Rien de plus fin et de mieux rendu que cette expression mélangée. Les bras, les jambes, la poitrine, modelés avec une fermeté délicate, ne sont ni trop accusés par le ciseau ni trop voilés par la chair. Le beau groupe, plein d'excellent style, remplirait magnifiquement l'enceinte d'une fontaine. » L'*Arion* de M. Hiolle est, sans contredit, une figure parfaitement équilibrée et modelée, très-souple et très-élégante; sous ce rapport, il était digne de la grande médaille d'honneur qui lui a été décernée au Salon de 1861. Mais il aurait à souhaiter, dit un autre critique, que l'auteur se fût mieux pénétré de l'esprit de la fable antique : le mythe d'Arion, comme celui d'Orphée et de beaucoup d'autres, est une allégorie de la domination que la poésie et la musique exerçaient sur un monde encore plongé dans la barbarie. Arion était donc fait pour montrer Arion, les regards levés vers le ciel, tirant de sa lyre des accords divins qui subjuguent le dauphin et oublient, dans l'extase de sa pensée, tout l'enthousiasme de son génie, le danger qu'il peut courir. Au lieu d'un artiste inspiré, M. Hiolle a représenté un homme qui, sur un dauphin, sur le dos duquel il aborda heureusement au promontoire de Ténare. Il se rendit aussitôt auprès de Périandre, qui avait pour lui de l'amitié, et lui conta le péril auquel il venait d'échapper. Peu de temps après, on amena au roi de Corinthe les matelots qui l'avaient condamné à mort; leur navire, battu par la tempête, s'était brisé, et ils avaient échoué précisément au cap Ténare, où avait abordé Arion. Périandre feignant de leur demander des nouvelles de leur passager, ils répondirent avec assurance qu'Arion était mort en route de maladie; convaincus aussitôt d'imposture par Arion, qui se présenta vêtu des mêmes habits qu'il avait en tombant à la mer, ils furent tous mis en croix par ordre du tyran de Corinthe. Cette fable a probablement été imaginée pour expliquer les anciennes monnaies de Tarente qui représentaient un homme assis sur un dauphin et dont quelques pièces figuraient, comme offrandes, dans le sanctuaire du promontoire de Ténare.

Il ne reste d'Arion que vingt-deux vers, fragment d'un hymne à Neptune; ils nous ont été conservés par Elien dans son *Histoire des animaux* et portent le cachet de la plus haute antiquité. C'est une description du dauphin, dont Arion pouvait parler plus pertinemment que tout autre, et d'autant plus précieuse que cette merveilleuse espèce d'animaux a disparu. Ses vers sont pleins de poésie, de grâce et de fraîcheur; ils font vivement regretter la perte de ses œuvres, qui étaient nombreuses et se composaient principalement d'hymnes et de dithyrambes. Arion passait pour l'inventeur de ce dernier genre de poésie, qu'il perfectionna seulement et rendit plus solennel. On chantait avant lui des dithyrambes dans les fêtes de Bacchus et dans les festins, surtout à Lesbos, patrie d'Arion, où le culte de Bacchus avait donné naissance aux rites orgiastiques et à des mélodies musicales particulières. « Arion, dit Ottfried Müller, fut le premier, d'après les témoignages assez unanimes des historiennes attira de plus sur lui l'attention du cardinal d'Este, frère du duc Hercule Ier de Ferrare. Le jeune poète abandonna l'étude du droit pour rester désormais dans l'entourage soit du cardinal, soit de son frère. On n'était pas tout à fait une sinécure que de vivre à la cour de ces petits princes, tous jaloux les uns des autres, se disputant entre eux les littérateurs qui pouvaient donner de la renommée à leur maison et ne payant guère que par une hospitalité assez large et quelques cadeaux l'assiduité continuelle de leurs poètes favoris. Il fallait de plus leur servir de secrétaire ou d'ambassadeur, se charger de missions délicates et les mener à bien. Le Tasse, hôte d'un duc de Ferrare, comme l'Arioste, perdit bien vite toute faveur en ne voulant qu'être poète et en prétendant être logé, nourri et récompensé sans avoir d'autre occupation que de rêver à ses rimes. Mieux avisé, l'Arioste remplit avec beaucoup d'esprit et d'activité sa charge de gentilhomme de la maison du cardinal, accompagna son protecteur dans ses voyages et ambassades, étudia pour lui les affaires épineuses et trouva néanmoins le temps d'écrire chez lui la plus grande partie de son chef-d'œuvre, le *Roland furieux*. Bojardo et Pulci avaient déjà donné, l'un dans son *Orlando innamorato*, l'autre dans son *Morgante maggiore*, deux modèles de ce genre de poème semi-sérieux et semi-burlesque que l'Arioste a porté à sa perfection (v. ROLAND FURIEUX, au tome VIII). Le cardinal d'Este ne semble pas avoir compris tout ce qu'il y avait de grâce, de délicatesse et d'étincelante fantaisie dans ce poème qui pour lui n'était qu'un pur badinage: *Une distoisie, messer Ludovico, e propriato tante coglionerie?* « Où diable, messer Ludovic, avez-vous pris tant de c.....? » dit-il un jour au pauvre poète Arioste, en lui montrant de son admirable chef-d'œuvre. Il n'y avait pas dans cette boutade de quoi satisfaire l'Arioste, qui s'attendait sans doute à quelques compliments sur son talent de conteur; et entre le protecteur et le protégé un refroidissement qui aboutit peu après à une rupture. L'Arioste, en effet, accompagna le cardinal en Hongrie, prétexta une indisposition pour se soustraire à ce lointain voyage, dans une compagnie qu'il déplaisait; le cardinal fut irrité de ce refus, et le poète perdit même de l'incident pour se rendre à la cour du duc Hercule Ier, qui depuis longtemps désirait l'avoir. Le duc d'Este le chargea, comme son frère, de diverses missions diplomatiques dont il s'acquitta avec soin, et même, pour utiliser ses services, il le nomma gouverneur d'un district des Apennins infesté par des bandes de brigands, avec mission de les détruire. Ce n'était pas là la tâche d'un poète, mais l'Arioste montra qu'il avait également l'étoffe d'un capitaine et s'en acquitta avec autant de facilité qu'il écrivait (1522).

C'est vers 1514 ou 1515 que l'Arioste avait quitté le cardinal d'Este, son premier maître, chez le duc Hercule, fut de mettre la dernière main à son poème, et en 1516 il en donna la première édition; la renommée de l'auteur s'étendit presque immédiatement dans toute l'Europe. Outre cette vaste composition où l'Arioste a étalé toutes les richesses de son imagination, il écrivit près de cinq cents pièces de toutes sortes, entre autres des satires, des sonnets, des poésies latines, qui ont été réunis dans ses œuvres complètes, et il fit jouer dans les divers intermèdes de la cour, outre *I Suppositi* et la *Cassaria*, comédies écrites dans sa jeunesse, deux autres pièces de théâtre d'une valeur bien supérieure à ces premiers essais; ce sont la *Lena* et *Il Negromante;* nous avons consacré un article spécial à la dernière (v. NECROMANT, au tome XI); toutes ces comédies sont en vers ainsi qu'une cinquième, la *Scolastica*, que l'Arioste avait commencé à écrire pour le mariage de Renée, fille de Louis XII, avec un prince d'Este, et dont il ne devait que les trois premiers actes; les deux autres ont été écrits par Gabriele Vidonio, son frère du poète.

En 1532, l'Arioste donna une nouvelle édition de son *Orlando furioso*, qu'il avait revu et remanié avec soin. L'année suivante, il mourut d'une maladie de vessie qui le faisait depuis longtemps cruellement souffrir. » L'Arioste, dit Ginguené, avait une belle figure, les traits réguliers, le teint vif et animé, l'air ouvert, bon et prévenant. Il était assez haute et bien prise, son tempérament robuste et sain. Il aimait à se promener à pied, et ses distractions, causées par les méditations, la composition ou les corrections dont il était continuellement occupé, le menaient souvent plus loin qu'il n'en avait le projet. C'est ainsi que, par une belle matinée d'été, voulant faire un peu d'exercice, il sortit de Carpi, qui est entre Reggio et Ferrare, mais beaucoup plus près de Reggio, et qu'il arriva le soir à Ferrare, en pantoufles et en robe de chambre, sans s'être arrêté en chemin. Sa conversation était agréable, piquante et respirait la franchise et l'urbanité autant que l'esprit. Ses bons mots étaient pleins de sel; sa manière de raconter était originale et plaisante; et ce qui manque rarement son effet, quand il faisait rire tout le monde, il était lui-même fort sérieux. Les auteurs qui ont écrit sa vie avec le plus de détail le représentent doué de toutes les qualités sociales, sans orgueil, sans ambition, reservé dans ses discours et dans ses manières, attaché à sa patrie, à son prince et surtout à ses amis; sobre, quoique

et célèbre elle-même par son habileté dans l'art de peindre. Elle fit un tableau représentant Esculape, qui fut fort admiré et lui valut une grande renommée. Pline, qui mentionne seul Aristarète, ne dit point à quelle époque elle vivait.

ARISTE (Paul-Eugène-Augustin D'), homme politique français. V. DARISTE, dans ce *Supplément*.

ARISTECHME, père d'Archias qui répandit le culte d'Esculape en Mysie.

* **ARISTÉE.** — Le culte d'Aristée, honoré chez les Grecs comme divinité bienfaisante, se retrouve en Thessalie, en Béotie, dans l'Arcadie, à Céos, à Cyrène; on voyait sa statue dans le temple de Bacchus, à Syracuse; cette statue fut enlevée par Verrès. Aristée était regardé comme le protecteur des troupeaux, de la culture, surtout de celle de la vigne et de l'olivier. Il disparut de la terre sur le mont Hémus (aujourd'hui les Balkans), où il s'était retiré.

ARISTÉE ou **ARISTÉAS**, général et historien, fils d'Adimante. Il vivait vers le milieu du Ve siècle avant notre ère. Il fut chargé par la ville de Corinthe de soutenir Potidée dans sa révolte contre Athènes au début de la guerre du Péloponèse. Ayant été mis à la tête de l'infanterie des alliés, il se laissa surprendre par l'Athénien Callias, qui le battit complétement et dispersa son armée. Aristée rallia les débris de cette armée et s'arrêta quelque temps à Chalcidice, où il commença une guerre d'escarmouches contre les alliés des Athéniens et tenta vainement de se faire donner quelques secours. A l'époque de la seconde guerre du Péloponèse, il fut envoyé avec quelques Lacédémoniens en ambassade auprès du roi de Perse Artaxerce Ier, à l'effet de lui demander des secours en hommes et en argent. Tandis que les Lacédémoniens arrivaient à la cour du roi de Thrace Sitalcès pour lui demander des secours, les Athéniens envoyaient eux aussi auprès du même prince des ambassadeurs chargés d'une mission analogue, et les deux ambassades se croisèrent donc, et les Athéniens étant parvenus à se rendre le fils du roi favorable, ils purent se saisir des ambassadeurs lacédémoniens au moment où ils allaient s'embarquer et les firent conduire à Athènes, où ils furent enterrés vifs dans un puits.

ARISTELLE s. f. (a-ri-stè-le). Bot. Genre de plantes, de la famille des dinotmacées, parasites d'une espèce de conferve.

ARISTÈNE DE MÉGALOPOLIS, général grec. Il vivait dans la seconde moitié du IIe siècle avant notre ère. Il fut stratége des Achéens vers 198 av. J.-C. et fut envoyé à Mégalopolis auprès du roi Philopœmen pour la Crète. Bien qu'il fût l'ami du héros achéen, Aristène se sépara de lui sur d'importantes questions et finit, momentanément, par briser l'alliance romaine, que repoussait Philopœmen. On raconte que ce dernier, à la suite d'une discussion dans laquelle Aristène avait soutenu sa thèse favorite, lui demanda « pour quelle raison il était si pressé de voir la fin de la Grèce. » Si la mort a été dit, ce qui est très-probable, il n'est le plus grand honneur à la perspicacité du héros achéen. De l'avis de Polybe, Aristène fut plutôt un homme politique qu'un général.

* **ARISTÉNÈTE**, écrivain grec. — Il est surtout connu par le recueil d'*Epîtres érotiques* qui porte son nom et qu'on lui attribue depuis longtemps; mais cette attribution a paru, non sans raison, douteuse à quelques critiques. Un de ses premiers éditeurs, Josias Mercier, qui en a donné en 1595 une excellente version latine, accompagnée du texte grec, avait conjecturé que le nom d'Aristénète, qui se lit dans la suscription de la première lettre : *Aristénète à Philocale*, avait sans doute passé à tout le recueil. Si la troisième, qui porte : *Philopléatone à Philocome*, s'était trouvée la première, il y avait tout autant de raisons pour qu'on attribuât toutes les lettres à Philopléatone. Cette opinion ne prévalut pas et l'on continua à considérer Aristénète comme l'auteur de ces épîtres; Boissonade, qui s'était livré à de longues et patientes études sur cet intéressant recueil, a surtout contribué à lui faire sa paternité en fut laissée au sophiste grec; mais, en l'absence complète de tout témoignage ancien, la conjecture de Josias Mercier mérite peut-être d'être prise en considération.

Les *Epistolæ Aristeneti* ont été traduites pour la première fois en français (Poitiers, 1597, in-16) par un contemporain d'Amyot. Cyre Foucault, sieur de La Coudrière, qui n'est pas autrement connu, et c'est dommage; car à une connaissance approfondie du grec, qu'il rend de la manière la plus exacte et la plus heureuse, il joint un rare mérite d'écrivain; sa langue est des mieux nourries et des plus colorées; elle vaut celle d'Amyot. A l'exemple du précepteur de Charles IX, il a donné aux idées et au style de l'auteur grec un tour naïf qui, sans doute, fait défaut à Aristénète comme à Plutarque, mais que cependant on peut compter comme un charme de plus. Une élégante réimpression de cette traduction a été faite récemment : les *Epistres amoureuses d'Aristenet, tournées de grec en françois par Cyre Foucaut, sieur de La Coudrière, avec l'image du vray Amant, discours tiré de Platon* (Paris, Isid. Liseux 1876, in-16). Deux autres traductions françaises, en style plus moderne, celles de Le Sage (Paris, 1695, in-12) et d'un anonyme, *Lettres d'Aristénète, suivies des Lettres choisies d'Alciphron* (Londres, 1739, in-12), ont essayé de la supplanter, mais sans y réussir; ce sont plutôt des imitations que des traductions; elles manquent précisément de la saveur gauloise que Cyre Foucault avait donnée à ce Grec de la décadence. Boissonade en avait entrepris et achevé une quatrième, qui ne trouva pas d'éditeur et qu'il jeta au feu. Heureusement, il est resté de ses travaux sur Aristénète, ou l'auteur quel qu'il soit des *Epîtres amoureuses*, l'excellente édition qu'il a donnée du texte grec (Paris, 1822, in-8°) et la préface dont il comptait accompagner sa traduction; elle a été recueillie dans le *Magasin encyclopédique* de Millin (an VII [1799], tome Ier).

« Aristénète, puisque tel est désormais le pseudonyme de cet anonyme, dit M. P. Malassis dans la préface de la réimpression dont nous avons parlé plus haut, n'est point un épistolaire, bien que son recueil porte le titre de *Lettres*; c'est plutôt un conteur, mais à bien le prendre, un metteur en œuvre précieux et raffiné de descriptions, d'anecdotes, de scènes et de façons amoureuses. Sa manière a de l'emphase et de la déclamation, mais elle est vive, colorée et fait sans cesse tableau. Les détails précieux sur les mœurs grecques y abondent et le charme du tout est d'être bien grec, tout animé et pénétré du plaisir de vivre sans arrière-pensée, tel qu'il se pouvait encore rencontrer dans quelques coins de l'empire au moment où une religion nouvelle allait étendre sur le monde, pour des siècles, un voile de mortelle tristesse et de dégoût.... Cyre Foucault s'est porté à la traduction de son auteur avec toute l'allégresse d'un homme de la Renaissance; il a serré le texte de près, non sans s'aider de la version latine de Josias Mercier, sans le cœur du roi de Navarre, qui l'a pour lui demander des façons de parler proverbiales ou sentencieuses. « Avec » le temps, les Grecs prirent Troie, » dit Aristénète; « avec le temps, dit Foucault, les » Grecs eurent Helène et saccagèrent Troye; » avec le temps et la paille, l'on mûrit les » mesles. » Il n'hésite pas davantage à remplacer une locution grecque par son équivalent français, et le métaphore : « Toucher le » ciel de la tête » devient sous sa plume « tenir Dieu par les pieds et gouster les joyes » du paradis; » ce paradis est un terrible anachronisme. On en remarque quelques autres, commis le plus souvent par excès de vivacité et pour mieux faire image. Un brave chevalier, un Pierrebras, un Rolomont; l'or du Pérou remplace en quelque endroit l'or de Babylone, qui n'aurait plus ébloui personne : ornements étrangers et souvent rustiques, jetés confusément sur une beauté grecque par un adorateur impatient. »

ARISTHANAS ou **ARISTHÈNE**. V. ARISTHANAS, dans ce *Supplément*.

ARISTIDE, statuaire grec, élève de Polyclète de Sicyone. Il vivait vers la fin du Ve siècle avant l'ère vulgaire et il devint, suivant Pline, célèbre dans l'art de fabriquer des chariots à deux et quatre chevaux. On pense que les chariots dont parle Pline sont ceux qui étaient employés dans les grandes solennités et qui servaient à transporter les offrandes faites aux dieux. Il paraît, du reste, qu'Aristide fut un mécanicien habile et qu'il apporta de grands perfectionnements aux machines employées au stade d'Olympie.

ARISTOBULE (*qui donne d'excellents conseils*), surnom de Dione, à Athènes. Thémistocle éleva un temple à Diane Aristobule.

ARISTOCRATE, fils de Scellias. Il vivait vers le Ve siècle avant l'ère vulgaire et il prit une part importante aux affaires publiques durant la dernière partie de la guerre du Péloponèse. Il arriva à posséder une influence considérable, et, de concert avec Thérâmène, il renversa le gouvernement des Quatre-Cents, dont il faisait lui-même partie. Lorsque Alcibiade fut privé du commandement en chef de l'armée grecque, Aristocrate hérita d'une partie de ce commandement. En 406, il fut battu aux Arginuses, en compagnie de cinq généraux athéniens, qui, avec lui, furent jugés et mis à mort à leur retour à Athènes.

ARISTODAMA, une des filles de Priam. Il Sicyonienne, mère d'Aratus, qu'elle eut d'un génie qui se présenta à elle sous la forme d'un dragon.

ARISTODÈME, un des fils d'Hercule et de Mégare, et que le dieu tua dans un accès de fureur.

ARISTODÈME, tyran de Mégalopolis. Il vivait vers 230 av. J.-C. et il gouverna Mégalopolis sous le règne d'Antigone Gonatas. C'est grâce à l'influence du roi de Macédoine qu'il occupa ce poste, où il se distingua par son administration très-sage et très-douce. Les Lacédémoniens ayant envahi le territoire qu'il habitait, il battit et tua leur roi Acrotatus et les contraignit à la retraite. Il fut assassiné par quelques amis de Philopœmen.

ARISTODÈME DE MILET, lieutenant d'Antigone. Il vivait vers 315 avant J.-C. et il fut envoyé par Antigone dans le Péloponèse, pour y faire alliance avec Polysperchon et son fils Alexandre, et lever une armée qui devait marcher contre Cassandre. Aristodème avait reçu de son maître 1,000 talents, qui devaient lui faciliter singulièrement la tâche dont il était chargé. Il réussit pleinement, leva 8,000 hommes en Laconie et arma les cités grecques contre Cassandre. Ce dernier, ayant reçu des secours importants de Ptolémée, put faire face à l'orage et sut détacher Alexandre d'Aristodème, qui dut se contenter des secours que pouvaient lui apporter les Etoliens. L'histoire n'en dit pas plus long sur le lieutenant d'Antigone, qui fut à la fois général et négociateur habile.

ARISTOGITON, sculpteur grec, qui vivait en 420 environ avant l'ère vulgaire. Il travailla avec Hypathodore à l'exécution des riches présents qui devaient être offerts au temple de Delphes par la ville d'Argos. On lui attribue plusieurs statues qu'il aurait faites avec son ami Hypathodore, et parmi lesquelles on cite les statues des deux généraux qui marchèrent avec Polynice contre Thèbes. Ces deux artistes auraient également produit quantité de morceaux fort remarquables, et dont un, le chariot d'Amphiarus, aurait été coulé avec du métal pris par les Athéniens aux Lacédémoniens, après la victoire d'Ænoé. On a trouvé à Delphes une statue représentant un vainqueur des jeux et qui porte les noms des deux sculpteurs dont nous venons de parler.

ARISTOGITON, fils de Cydimaque, orateur athénien, surnommé **le Cynique**, à cause de son impudence. D'autres disent qu'il fut surnommé **le Chien**, parce qu'il paraissait veiller aux intérêts du peuple avec autant d'ardeur qu'un chien en met à garder la maison de son maître. Quoi qu'il en soit, il fut plusieurs fois condamné à l'amende comme calomniateur et emprisonné faute de pouvoir payer ses amendes. Il fut ensuite en butte à différentes accusations personnelles, et nous avons contre lui trois discours, dont deux sont de Démosthène et un de Dinarque. On sait aussi que l'orateur Lycurgue soutint contre lui une accusation grave. Aristogiton finit par être condamné à boire la ciguë. On rapporte qu'avant de mourir il demanda à voir Phocion, et que celui-ci, quoiqu'il approuvât sa condamnation, consentit à le visiter dans sa prison.

ARISTOLOCHIACÉES s. f. pl. (a-ri-sto-lo-chi-a-cé). Bot. Syn. d'ARISTOLOCHIÉES.

ARISTOMACHUS, fils de Talaüs et père d'Hippomédon, qui fut un des sept chefs devant Thèbes. Il Un des prétendants d'Hippodamie. Il Fils de Cléodète et arrière-petit-fils d'Hercule. Il fut le père de trois héros, Térménus, Cresphonte et Aristodème, et commanda la troisième invasion des Héraclides dans le Péloponèse, sous le règne de Thrasémène. L'expédition avorta, par suite d'une interprétation erronée donnée à l'oracle qu'on avait consulté, et Aristomachus périt dans le combat.

ARISTOMAQUE, une des filles de Priam et femme de Critolaüs. Elle était représentée dans la *Lesché* de Delphes.

ARISTOMÈDE, sculpteur thébain, qui vivait dans le VIIe siècle avant notre ère. On lui doit une statue de Cybèle, que Pindare aurait fait placer dans le temple de cette déesse à Thèbes. Pausanias, qui seul prononce le nom de cet artiste, ne donne sur lui que des renseignements incomplets.

ARISTON, célèbre pilote des Syracusains. Il était fils de Pyrrichus et vivait 420 ans environ av. J.-C. Il eut l'idée ingénieuse de modifier la tactique et l'armement des galères syracusaines et contribua ainsi à la victoire navale que remportèrent les habitants de Syracuse sur les Athéniens, qui jusqu'alors étaient considérés comme invincibles sur mer. Il fit apporter sur le rivage les vivres nécessaires aux soldats de la flotte syracusaine, fit ensuite approcher les galères, et, tandis que les Athéniens se figuraient que les équipages étaient descendus à terre et étaient allés prendre leur repas dans la ville, les matelots remontèrent sur leurs navires et se précipitèrent sur la flotte athénienne, qui, ne s'attendant pas à cette attaque, fut rapidement dispersée.

ARISTON DE CÉOS, philosophe péripatéticien. Il fut disciple de Lycon et il vivait 230 ans environ avant l'ère vulgaire. Il reprit l'école de Lycon, enseigna avec succès et publia sur les matières philosophiques de nombreux ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous. De l'avis de Cicéron, les ouvrages d'Ariston de Céos sont écrits en style élégant, mais ils pèchent par l'insuffisance de la pensée.

ARISTON DE CYRÈNE, chef de parti, qui vivait au Ve siècle av. J.-C. Il commandait à Cyrène et était le chef du parti démocratique dans cette ville, où il avait fait emprisonner tous les chefs du parti aristocratique. Les Messéniens s'étant déclarés pour les vaincus, une lutte s'ensuivit; après une bataille sanglante, il fut convenu que les deux partis gouverneraient à tour de rôle, et la paix fut rétablie.

ARISTON DE MÉGALOPOLIS, homme d'Etat grec, qui vivait au Ve siècle avant notre ère. Il engagea les Achéens à prendre parti